

Malentendus autour de « l'âme slave » : plaidoyer pour une *slavité* centre-européenne

Cécile Gauthier

(Université Paris 8 – équipe « Littérature et histoires », associée CIRCE)

C'est par le biais d'une approche lexicologique que nous nous proposons de dessiner les contours de l'imaginaire de la *slavité* dans l'œuvre de William Ritter¹ : notre réflexion prendra appui sur une étude du mot *slave*, des discours que ses emplois impliquent de manière plus ou moins explicite ou consciente. Ce mot nous semble, de façon générale, porteur d'un imaginaire particulier, en premier lieu parce qu'il s'agit d'un nom de « peuple » (ethnonyme), investi par nature d'enjeux identitaires cruciaux. La nomination² est en effet un processus central dans la constitution de l'identité, « un acte de parole à travers lequel s'exprime un rapport à l'objet nommé, le point de vue du locuteur à son égard »³. Il faut rappeler en outre que le mot *slave* détient une histoire bien particulière, ancrée dans le réveil des sentiments nationaux au XIX^e siècle. Si l'usage du mot se justifie sur le plan linguistique (les « langues slaves » ont une indéniable parenté), le « peuple slave » est en revanche un objet largement fantasmatique. Ce nom, qui jusqu'au début du XIX^e siècle désignait une « peuplade » de l'Antiquité, réapparaît dans les dictionnaires français de la première moitié du XIX^e siècle dans un sens contemporain, parce qu'il resurgit dans les discours de défense d'une identité slave. Or cette identité slave repose sur la construction d'une unité linguistique, culturelle et raciale⁴ des Slaves, laquelle a des prolongements politiques dans le panslavisme. Il y a donc une quasi résurrection du mot, allant de pair avec la construction de l'objet que ce nom désigne. Du fait de cette portée singulière du mot, on peut partir du

¹ Nous nous appuyons principalement sur les romans *Rêves vécus et vies rêvées (Cycle). I. Égyptiacque* (Paris, Albert Savine éditeur, 1891), *Le Cycle de la nationalité. Fillette slovaque* (Paris, Mercure de France, 1903), *Leurs Lys et leurs roses* (Mercure de France, 1903), ainsi que sur des écrits de critique musicale.

² Nous empruntons au linguiste Paul Siblot ce terme de *nomination*, préféré à *dénomination*, d'usage plus courant. Selon lui, le mot de *dénomination* (« désignation d'une personne ou chose par un nom ») est inexact, car il masque la dynamique à l'œuvre dans cet acte, et n'en retient que le résultat.

³ Paul Siblot, « Appeler les choses par leur nom. Problématiques du nom, de la nomination et des renominations », in *Noms et re-noms : la dénomination des personnes, des populations, des langues et des territoires*, dir. Salih Akin, Collection Dyalang, Publications de l'Université de Rouen, CNRS, 1999, p. 26.

⁴ L'idéologie raciale est omniprésente dans les sociétés européennes à partir de la moitié du XIX^e siècle. C'est en particulier la notion de « race linguistique » qui sert de caution à cette popularisation de la notion, dans des expressions telles que la « race slave ».

postulat selon lequel le nom *slave* serait davantage source de rêveries qu'un nom de nationalité au sémantisme souvent plus circonscrit et moins indéterminé. La difficulté à définir le mot, son historicité problématique le renverraient, plus que d'autres noms, vers l'imaginaire.

La lecture de l'œuvre de Ritter révèle une présence du mot allant jusqu'à la saturation⁵, ce qui témoigne d'un intérêt marqué pour ce nom et ses implications. Non seulement il est présent de manière constante, tant dans les romans que dans les textes autobiographiques et critiques, mais surtout sa valeur n'est pas seulement descriptive : elle est bien souvent aussi explicative – ainsi lorsqu'il s'agit de comprendre le geste créateur d'un artiste d'Europe centrale, ou encore, au sein de la fiction, de motiver l'action d'un personnage, et ce d'autant plus que cette action étonne et paraît contraire à la logique. Cette démarche explicative est fondée sur l'idéologie raciale, prédominante au tournant du siècle et particulièrement prégnante dans l'esprit de Ritter, pour lequel l'être et ses actes sont déterminés par l'essence raciale. Le mot présente enfin une valeur poétique caractéristique de l'esthétique « fin-de-siècle » : il s'intègre pleinement, par sa puissance d'évocation et sa charge suggestive, dans les longues phrases ornées, à la syntaxe complexe, typiques du style précieux qui est le sien. Le mot se trouve ainsi souvent accentué, situé à un point stratégique de la phrase (en fin de phrase, à la fin d'un groupe de mots, en incise, isolé par des tirets).

Il nous intéresse ici de rattacher cette étude lexicologique à la problématique concernant l'« Europe centrale » : l'étude du mot en question nous semble constituer un angle d'approche particulièrement porteur, dans la mesure où l'Europe centrale de Ritter est indissociable d'un regard et d'une réflexion sur la *slavité*. On sait que le parcours de Ritter est atypique : sous sa plume, le mot est susceptible de prendre une coloration singulière, en particulier du fait de sa connaissance intime et directe des cultures dites slaves. Nous dresserons dans un premier temps une collection de « choses slaves », afin de mettre en évidence les diverses directions dans lesquelles se déploie l'imaginaire de la *slavité* dans les romans de Ritter. Puis nous isolerons la question de la supposée « essence slave », qui engendre chez lui une quête du « vrai Slave », révélant son obsession pour la pureté raciale. Cette interrogation sur une *slavité* authentique nous conduira à l'idée d'une équivoque autour de ce mot, mettant à jour une pluralité de cet imaginaire.

⁵ Ce constat est fondé sur une étude lexicologique comparée d'une cinquantaine de romans de langue française et allemande (années 1880-1930), menée dans le cadre d'un travail de thèse en littérature comparée.

Présentation du corpus d'occurrences

Nous avons effectué un recensement systématique des occurrences du mot dans un corpus romanesque composé de trois romans : *Ægyptiacque* (1891), *Fillette slovaque* (1903), *Leurs Lys et leurs roses* (1903). Ces occurrences s'élèvent à 67. Le mot est en particulier omniprésent dans *Fillette slovaque*, ce qui n'est pas pour surprendre étant donné que ce texte se présente comme un roman « slavophile », dans lequel Ritter célèbre les traditions et défend les droits de la nationalité slovaque. Le nom se trouve dans les trois romans appliqué à plusieurs nationalités (slovaque, tchèque, polonaise et russe). D'autres noms de peuple sont en outre mentionnés : Roumains, Hongrois, Tziganes, Allemands, Autrichiens, Italiens, Dalmates, Jougo-slaves. Ces noms sont souvent répertoriés dans les paragraphes immédiats du mot *slave*, et mettent en œuvre des jeux d'inclusion, de superposition, ou d'exclusion. Toute l'Europe centrale se trouve donc évoquée, ce qui distingue d'emblée Ritter de ses contemporains francophones : dans la langue française de l'époque, *slave* est le plus souvent associé, voire assimilé, à *russe*. Ritter met en avant une *slavité* d'Europe centrale, très mal connue des francophones à l'époque⁶.

Dans le tableau ci-dessous, les occurrences ont été classées en fonction de la nature du mot (substantif ou adjectif). Nous avons ajouté une ligne concernant un roman de Jules Verne, *Un drame en Livonie* (1904), qui comporte soixante occurrences, et ce afin de rendre plus patente la différence de traitement du mot, en ce qui concerne la répartition entre substantifs et adjectifs. Jules Verne utilise bien plus que Ritter le mot comme substantif⁷. Cet écart est notable car emblématique d'une différence de style évidente entre les deux écrivains. Les emplois du substantif lui assignent une place dans un discours « rationnel », qui identifie, classe, répertorie, ce que ne fait pas – du moins pas de la même manière – l'adjectif qualificatif⁸. L'adjectif qualificatif caractérise sous le rapport de la qualité. Du fait même de sa nature, il semble prêter davantage à l'imaginaire : il est défini traditionnellement

⁶ Peut-être conviendrait-il de remplacer « francophones » par « Français ». Ritter, étant suisse, est sans doute sensible aux formes de la multiculturalité, caractéristique des pays d'Europe centrale dans lesquels il voyage.

⁷ Soit pour désigner un des personnages en mettant l'accent sur cette appartenance (« la Slave », « le Slave »), soit pour construire le groupe ethnique (« les Slaves »), en opposition notamment aux Allemands ou Germains.

⁸ Les adjectifs convertis de noms de peuple, comme *slave*, se présentent *a priori* comme des adjectifs relationnels, mais peuvent acquérir le statut d'adjectifs qualificatifs, ce qui est précisément souvent le cas dans les romans de Ritter. Nous y reviendrons.

comme « dénot[ant] des propriétés dont l'existence dépend de celle, préalable, des substances qu'elle caractérise »⁹. Ses emplois semblent susceptibles d'être plus empreints de subjectivité.

La colonne consacrée aux cas « autres » rassemble des cas particuliers très variés, mais qui présentent tous, à des degrés divers, une moindre conformité des emplois. Ils constituent des « emplois marqués », au sens où ils ne sont pas totalement conformes à certaines attentes sur le plan syntaxique et/ou sémantique : ils peuvent de ce fait jouer le rôle de signes, constituer pour le lecteur des marqueurs d'une attention particulière portée au mot.

	Substantifs	Adjectifs	Autres	Total
<i>Ægyptiacque</i>	1	9	4	14
<i>Fillette slovaque</i>	4	37	7	48
<i>Leurs lys et leurs roses</i>	1	3	1	5
<i>Un drame en Livonie</i>	20	35	5	60

« Choses slaves » vues par Ritter

Le relevé des occurrences permet de dresser une collection de « choses slaves » vues par Ritter¹⁰. Nous avons pour ce faire effectué un classement sémantique des substantifs

⁹ Martin Riegel, Jean-Christophe Pellat, René Rioul, *Grammaire méthodique du français*, PUF, coll. « Linguistique nouvelle », 1994, p. 168.

¹⁰ Ces occurrences sont les suivantes : un heureux tempérament slave ; toute une ville slave ; aux âmes slaves ; en tous les pays slaves ; sa gorge maigre, aiguë et perverse, d'androgynie slave ; en pays slave (*Ægyptiacque*) ; rivière slave ; sa langue tchéco-slave ; les paysans slaves ; *l'opanka* (voir note 14) traditionnelle slave ; les si douces intonations slaves ; la race slave (3 occurrences) ; le village slave ; l'Adriatique slave ; le pain de l'hospitalité slave ; cette mer au moins autant slave qu'italienne ; tant de jeunes paysans slaves ; la synthèse des jeunes hommes slaves de la campagne ; la cause slave ; ces malheureux paysans slaves ; ce caractère étrange et si bien slave ; un rayonnement de fluide astral slave ; toutes les populations slaves ; tous les pays de langue slave ; ses oreilles slaves ; un grand Christ slave ; des yeux tour à tour de dureté et de tendresse slaves ; l'atmosphère slave triomphale ; l'air slave comprimé ; tout cœur slave ; le peuple slave ; quelles autres lointaines hérédités slaves ; la grande foire d'amour slave ; certains paysans slaves et roumains ; son âme slave ; une fille slave ; le monde slave

accompagnés immédiatement, au sein du syntagme nominal, par l'adjectif *slave*. Ces occurrences ont été regroupées en trois grands ensembles (les hommes, l'espace, la culture) que nous nous proposons d'illustrer à l'aide de quelques exemples choisis.

Les hommes

Les Slaves sont qualifiés de « race slave » (3 occurrences), de « peuple slave ». Un sous-groupe, particulièrement représenté (parce qu'il est considéré par Ritter comme le plus représentatif), est celui des « paysans slaves » (4 occurrences, auxquelles s'ajoute l'occurrence les « jeunes hommes slaves de la campagne »).

Certaines désignations fonctionnent par métonymie, telles que les « âmes slaves » ou « tout cœur slave ». Ces clichés sont révélateurs d'un regard sur l'autre : les Slaves sont perçus comme des êtres d'émotion plus que de raison.

L'espace slave

On relève la liste suivante : « pays », « rivière », « mer », « monde », « ville/village ». La mention du relief permet de dessiner une géographie de l'espace slave, un espace marqué par son immense étendue, sans réelle limitation, ou sentiment de limitation. Xavier Galmiche a montré comment cet espace était traversé par des frontières douces qui dessinent divers arrières-pays, donnant le sentiment que l'on n'atteint pas les bornes¹¹. Cet espace est donc considéré au prisme d'une géographie de la rêverie, une géographie imaginaire.

Mais une autre lecture se superpose à ces rêveries. Le fait de qualifier la mer ou la rivière de *slave* introduit une dimension historique, voire politique, dans cet espace¹². L'adjectif sert ici une revendication d'appartenance, et sous-entend l'existence d'une lutte pour l'espace.

(*Fillette slovaque*) ; le pli slave au front ; la barre slave ; l'heureuse mobilité de certains caractères slaves (*Leurs lys et leurs roses*).

¹¹ Voir l'article « L'arrière-pays d'une ville incertaine. « L'invention » de Prague et de la Tchécoslovaquie chez William Ritter », in Hana Voisine-Jechova (dir.), *L'Image de la Bohême dans les lettres françaises. Réciprocité culturelle des Français, Tchèques et Slovaques*, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2004.

¹² Ainsi dans les occurrences suivantes : « la Morava, rivière *slave* par excellence, que les *Allemands*, et les géographes de partout après eux, appellent la March. », *Fillette slovaque*, p. 19 ; « l'Adriatique lointaine alors – cette mer au moins autant slave qu'italienne », *ibidem*, p. 91.

La culture slave

La culture slave est fondée sur la communauté de langue, ce qui explique l'usage du singulier : Anička prend plaisir à « parler slave ». La langue est appréhendée sous l'angle de l'unité. Le syntagme « oreilles slaves » se rapporte aussi à la question linguistique, signalant une attitude réfractaire à la langue allemande¹³. Cette culture slave est décrite comme une culture traditionnelle, essentiellement paysanne, respectueuse des coutumes ancestrales, comme le montrent ces occurrences : « l'*opanka* traditionnelle slave »¹⁴, « le pain de l'hospitalité slave », les « autres lointaines hérédités slaves ».

Ainsi se constitue, à travers cette présence quasi obsédante du mot, une collection de « choses slaves ». Ritter fait exister cet univers de la *slavité* en nommant les diverses composantes qui lui donnent corps. Mais, plus fondamentalement, ce retour continu du mot révèle une quête du « vrai Slave », d'une fantasmatique « essence slave », liée à une rêverie des origines. Cependant, cette quête ne passe pas prioritairement par des discours à valeur généralisante sur « les Slaves » constitués et mentionnés comme groupe : elle prend en grande partie naissance dans un usage particulier de l'adjectif, mettant à jour une double démarche de définition de l'essence slave, et de mesure de cette essence.

Mesure et définition de l'« essence » slave

Un certain nombre d'occurrences présentent une particularité remarquable : l'adjectif s'y trouve soumis à une variation en degrés, révélatrice d'une mesure de l'essence¹⁵. Or une telle variation en degrés fait violence à l'adjectif. Comme nous l'avons signalé précédemment, la nature de l'adjectif *slave* prête à discussion. Il relève *a priori* de la catégorie

¹³ « Le premier mois de Prague fut un enchantement sans pareil pour Anička. Rien, comme à Vienne, de la grande ville et de la langue allemande d'une brutalité si étrangère à ses oreilles slaves. », *Fillette slovaque*, p. 209.

¹⁴ Ce syntagme est accompagné dans le texte d'une glose : « Depuis longtemps, hélas ! les Slovaques de Neudorf ont abandonné l'*opanka* traditionnelle slave, ce morceau de cuir noué par des lanières autour du pied, qui est un des signes distinctifs de la race », *Fillette slovaque*, p. 56.

¹⁵ Ainsi dans les occurrences suivantes : « Pas une minute la pauvre Anička n'avait trouvé injuste que Juro n'eût à conquérir qu'une plume blanche, tandis qu'elle une centaine de florins. C'était l'usage à Neudorf, et surtout c'était très slave. », *Fillette slovaque*, p. 23 ; « Et Anička d'accepter simplement sans se poser davantage le problème de ce caractère étrange et si bien slave, à la bouche menaçante et à la main débonnaire. », *Fillette slovaque*, p. 150 (nous soulignons).

des adjectifs relationnels¹⁶, mais un certain nombre de configurations, telle que la variation en degrés, indique qu'il se trouve le plus souvent dans les romans de Ritter considéré et utilisé comme un adjectif qualificatif. Ce constat est riche d'implications, car il suppose qu'au nom se trouve associée toute une série de propriétés plus ou moins discursivement déployée dans le texte. La tendance à soumettre les noms de peuple à des degrés d'intensité n'est pas propre à Ritter : elle est caractéristique des discours essentialistes, adhérant plus ou moins consciemment à des représentations figées, stéréotypées, des identités nationales. Par ce geste se trouve mesurée la conformité d'une donnée ou d'un comportement à une essence, et à ce que celle-ci est censée recouvrir.

La mesure suppose donc un contenu défini. Il ne s'agit pas d'une démarche « frontale » de définition, mais d'un déploiement des implications du mot, notamment dans le cadre des nombreuses expansions, dont certaines se distinguent par leur longueur et leur complexité syntaxique¹⁷. Ce type de gloses contribue à attribuer au nom l'équivalent d'un « sens ». La supposée « nature slave » s'y trouve définie par un certain nombre de traits récurrents, parmi lesquels nous en isolerons un, qui est la mobilité du caractère¹⁸. Il s'agit là d'un cliché que l'on retrouve chez d'autres auteurs de l'époque pour définir « l'âme slave », et qui peut être interprété comme signe de duplicité ou de fourberie. Or si une telle lecture de ce motif est esquissée dans le roman *Ægyptiacque*, elle reste marginale. Ritter, qui se livre à un vibrant éloge des Slaves, présente le plus souvent cette mobilité de caractère comme un signe de vitalité, de fougue. Elle est caractéristique de la « sauvagerie » fière et indomptée des paysans slaves, notamment slovaques, qui sont les authentiques dépositaires de la *slavité*, rejetant farouchement les sirènes de la modernité.

¹⁶ Rappelons que les adjectifs relationnels ne dénotent pas de propriétés mais « indiquent une relation (...) avec le référent du nom dont ils sont dérivés », relation qui « dépend du sémantisme de leur nom recteur » (*Grammaire méthodique du français*, p. 357). Ainsi, l'adjectif dans l'expression *la race slave* peut être lu comme « l'équivalent syntaxique et sémantique d'un complément du nom », *la race des Slaves*.

¹⁷ Ainsi dans la citation suivante : « Juro – en vrai Slave unissant aux impérieux vouloirs et aux caresses félines cette très grande distinction innée chez les moindres paysans de sa race, et ce tact subit après une crise de colère ou de sauvagerie des moindres délicatesses de sentiment, – avait très bien compris que, auprès de cette enfant (...) il ne fallait rien brusquer (...). », *Fillette slovaque*, p. 31 (nous soulignons).

¹⁸ « Jamais avec elle, dans le tête à tête, il n'avait eu ces besoins de taquiner (...), qui sont un peu partout la manière de s'aimer des paysans, même aussi un peu des paysans slaves si exceptionnels en tant de circonstances, plus graves, plus réservés, plus spontanés aussi, en général aussi mobiles d'humeur que profonds de sentiments, religieux et convaincus, et chez qui règne presque une sorte d'étiquette des animaux, fort sévère vraiment. », *Fillette slovaque*, p. 53 ; « [Son mari] laissait veuve une jeune femme de dix-huit ans, que deux printemps, des voyages à Vienne et à Paris, un heureux tempérament slave, une mobilité d'humeur n'excluant pas la poésie, eurent tôt fait de consoler. », *Ægyptiacque*, p. 62.

La mobilité d'humeur et la propension à faire volte-face se donnent aussi à lire sur le plan physique, dans une certaine ambiguïté des corps : la confusion des genres est fréquemment suggérée dans l'évocation des personnages. Le stéréotype du personnage slave se caractérise par sa blondeur délicate, sa grâce et sa fragilité apparente. Dans *Fillette slovaque*, il se rattache ouvertement à un modèle pictural, celui du peintre tchèque Vojtěch Hynais, auteur de l'affiche officielle de l'Exposition ethnographique tchéco-slave de 1895. Or la féminité de ces personnages masculins est indéniable. Les petits paysans slaves dans *Fillette slovaque* sont souvent décrits comme des êtres frêles et gracieux : une scène montre Martin et Janko, comparés à deux sœurs, courant main dans la main. Il est vrai que la féminisation des personnages masculins est courante dans les romans de Ritter, et ne concerne pas uniquement les personnages slaves¹⁹ : ceux-ci paraissent néanmoins susceptibles de correspondre à un idéal masculin qui les érige en objets de désir. Il faut rappeler à cet égard que le thème de la confusion des genres est en soi très présent dans la littérature fin-de-siècle, et se trouve plus d'une fois associé à des personnages slaves²⁰. Il y aurait donc une rencontre fructueuse entre un imaginaire de la « décadence » cultivant le trouble de la question des genres, et le stéréotype du « Slave ».

Le retour continu sur le nom chez Ritter accompagne donc bien un mouvement réflexif sur la définition d'une *slavité* caractérisée par des traits stéréotypés d'ordre physique, psychique ou moral. Mais, s'il apparaît tellement nécessaire pour Ritter de définir le « vrai Slave », c'est que la *slavité*, contrairement aux apparences, n'est pas univoque – même si elle peut sembler telle dans *Fillette slovaque*.

Quelle(s) slavité(s) ?

La *slavité* s'avère bipolaire, détenant deux visages tout aussi fantasmatiques l'un que l'autre, mais qui obéissent à des postulations opposées. Le visage centre-européen, que nous avons déjà évoqué, est celui de la barbarie « douce », de l'âme slave paysanne, épanchant sa sensibilité dans la musique et dans les chants. On remarque qu'il s'agit là d'un des aspects

¹⁹ Pas plus qu'elle ne concerne que les personnages masculins. On trouve dans *Ægyptiacque* l'expression « androgyne slave », constituée en type : « sa gorge maigre, aiguë et perverse, d'androgyne slave », p. 130.

²⁰ Ainsi, dans le roman de Jean Lorrain, *Les Noronsoff* (1902), le narrateur retrace les dernières années de la vie scandaleuse d'un personnage de prince russe, au physique pareillement équivoque, et dont l'homosexualité sulfureuse est clairement suggérée.

prêtés également à l'âme russe. Mais cette option se voit écartée par Ritter : pour lui l'authentique âme slave est centre-européenne, et plus particulièrement slovaque.

Le second visage est oriental, byzantin, et tout à fait typique de l'imaginaire « fin-de-siècle ». Il est le plus souvent associé à la Russie, mais se trouve présent en Europe centrale, ainsi à travers les Hongrois et les Tziganes dont il est suggéré qu'ils ont une « arrière-parenté asiatique »²¹. Cette *slavité* orientale est associée à un univers de désirs effrénés, à une sexualité brutale²², s'opposant à la chasteté paysanne slovaque. C'est aussi un espace de potentiel masochisme, trait communément prêté aux supposés excès russes, mais qui se trouve dessiné en filigrane dans *Fillette slovaque*. Lorsqu'Anička demande à Martin comment elle peut le remercier pour son aide, il n'ose tout d'abord formuler son désir :

Pourtant il hésitait bien fort, non pas à cause de la chose même, mais parce que c'était si peu, si peu slovaque ce qu'il allait demander là.. D'où avait bien pu lui germer cette idée, de quelles autres lointaines hérédités slaves...

Il murmura sans oser la regarder : - Je voudrais mettre ma tête sous tes pieds nus et les baiser...²³

Cette citation mérite une attention particulière : l'occurrence de *slave* est une des rares dans le roman à ne pas impliquer la superposition de *slave* et *slovaque*. Quelles sont ces « autres lointaines hérédités slaves », l'adjectif « autres » attestant ici la pluralité de la *slavité* ? S'agit-il d'hérédités orientales, qui détermineraient ces rapports troubles à la servitude, subie ou consentie ? Cela semble confirmé par la réticence de Martin à avouer un tel désir, perçu comme inhabituel à la « race » slovaque. Martin ne va pas jusqu'à substituer une *slavité* à une autre, puisque cet épisode de baisement des pieds, plus christique que sulfureux, se clôt par la phrase : « Pas l'ombre d'une idée voluptueuse n'effleura leur esprit ni à l'un ni à l'autre ». On remarque précisément que, dans les trois romans étudiés, les personnages d'Ægyptiacque, polonaise, et de Gisèle, aristocrate autrichienne d'origine tchèque, ont des

²¹ « (...) tous ces tziganes ou hongro-tziganes, gens d'une sorte de prudence asiatique et orientale, alliée parfois à une orgueilleuse naïveté qui les rapproche à la fois du léopard, du serpent et du mouton. », *Leurs lys et leurs roses*, p. 91-92.

²² Brutale mais attirante : Gisèle, dans *Leurs lys et leurs roses*, succombe, pour son malheur, au charme d'un musicien « hongro-tzigane », décrit comme une brute séduisante.

²³ *Fillette slovaque*, p. 270.

attirances vers ce pôle oriental sulfureux de la *slavité*, ce qui n'est jamais le cas des personnages « purement » slovaques, voués à être des martyrs de la cause nationale.

Est-ce à dire que le mot *slave* est équivoque sous la plume de Ritter ? En réalité, tout en mettant en lumière ces deux pôles de la *slavité*, Ritter affirme l'authenticité du pôle slave d'Europe centrale, au détriment du pôle slave oriental. Il semble départager ces deux *slavités* pour n'en garder qu'une, prenant à contre-pied les idées communément répandues dans l'imaginaire collectif des Français. Dans son étude consacrée au musicien Smetana, publiée en 1907, il pose fermement les termes du malentendu :

Et à propos de ces mots *slave, slavisme*, il faudrait s'entendre une fois pour toutes. Je me suis déjà expliqué ailleurs, mais qui m'a lu ? Et il ne s'agit pas de laisser le malentendu se perpétuer ici.

Lorsqu'on parle de musique slave à Paris, immédiatement l'esprit évoque *Thamas, l'Esquisse des steppes, Antar, Sadko*, que sais-je. Il y a une immense différence entre la musique russe et la musique slave. La musique russe est beaucoup plus souvent asiatique que slave²⁴.

Son point de vue est donc bien celui de défenseur d'une Europe centrale méconnue, et noyée dans une conception de la *slavité* abusivement confisquée par les Russes. Ritter ne nie certes pas qu'il existe une *slavité* de Russie, mais celle-ci a été dévoyée par « l'élément » asiatique, qui pervertit la pureté de la race.

La musique russe quand elle est slave, ce sont les vieux chants liturgiques slavons, ou ce sont les plus blanches mélodies de Tchaïkovski (rompues par l'asiatisme sous forme hystérique). La vraie musique slave, c'est un chant slovaque, c'est une mazurka de Chopin, c'est une polka de Smetana ; c'est une contre-danse de Raguse²⁵.

Une fois de plus, la « vraie » *slavité* ramène nécessairement à l'Europe centrale, dans la diversité de ses nationalités. Ritter va même plus loin : cette *slavité* constitue en réalité le fondement de l'« essence » centre-européenne.

²⁴ *Smetana*, Editions d'aujourd'hui, Les Introuvables, 1978 [1907], p. 3.

²⁵ *Ibidem*, p. 113-114.

Slavité et métissage en Europe centrale

Cette affirmation passe par une réintroduction du motif du métissage qui pourrait sembler de prime abord paradoxale²⁶. En effet, Ritter, qui n'a de cesse de célébrer la pureté d'une « race slave » non corrompue, souligne dans le même temps un des aspects constitutifs de l'*ethos* centre-européen, qui repose sur l'immixtion des identités nationales et raciales, en particulier des éléments germanique et slave. Mais, tout en reconnaissant l'omniprésence de ces métissages, il les formule à la manière de coups de force, mobilisant le mot *slave* comme instrument même du coup de force, ainsi à propos de Mahler :

Je sais que Mahler ne tenait pas à s'avouer tchèque. Né israélite d'une part, il était du reste, et se sentit dès l'âge de raison, de ces génies qui d'emblée appartiennent à l'humanité tout entière. Mais son inspiration, il ne pouvait pas la renier, et jamais il n'y a songé. Mahler est le plus Autrichien des musiciens contemporains, surtout par ceci qu'il est slave, beaucoup plus slave qu'allemand²⁷.

La dernière phrase n'est en réalité paradoxale que si l'on donne au nom *autrichien* une acception ethnique, en le rattachant à la seule composante germanique. En revanche, le sens de cette affirmation se modifie dès lors que l'on appréhende le nom *autrichien* dans sa dimension politique supranationale. On reconnaît ici l'influence des conceptions « austroslavistes ». Mais Ritter ne se contente pas de réclamer une équitable reconnaissance de chacune des parties de cet empire : il va jusqu'à affirmer, en cultivant le goût de la provocation, la prédominance de l'élément slave sur les autres.

²⁶ L'idée du métissage est pourtant inhérente au discours sur la pureté raciale. Gobineau, auteur de *l'Essai sur l'inégalité des races humaines* (1853-55) développe une pensée du métissage : les races pures n'existent plus, ayant été depuis longtemps dissoutes dans les mélanges entre races, ce qui suscite un discours de la décadence et une vision apocalyptique de la dégénérescence annoncée et irréversible de l'humanité. L'idée de race pure naîtrait en vérité de ce constat de son inexistence : elle serait donc paradoxalement engendrée – voire inconsciemment comprise ? – comme utopie.

²⁷ *La Neuvième Symphonie*, in Claude Meylan, *William Ritter chevalier de Gustav Mahler. Ecrits, correspondance, documents*, Peter Lang, 2000, p. 319-320.

Ecoutez ce scherzo composé de deux tempo de *Ländler* et d'un de valse. Trouver plus *autrichien* au monde, c'est impossible, même chez Mahler. Mais qu'est-ce qu'être autrichien sinon slave verni de germanisme et d'italianisme ? Et ne furent-elles pas slaves, ne sont-elles pas encore slaves en partie ces Alpes de Styrie, de Carinthie et de Carniole, où Mahler allait se retremper chaque été et qui sont la patrie des *Ländler*, de ces *Ländler* auxquels lui ensuite, né en Bohême, trempé dès son enfance dans la musique populaire tchèque, puis dès son gymnase dans la musique de Smetana et de Dvořák, rendait la bonne teinture slave authentique de son orchestration ? On va discuter beaucoup, je le sais, sur ces origines slaves de la musique de Mahler, et l'Allemagne tiendra à se l'annexer, cette musique, à tout prix, comme elle annexe la Bohême du reste. Qu'importe : l'évidence est là²⁸.

Dans cette citation, l'ambivalence de l'adjectif « verni » mérite qu'on s'y attarde : il évoque un processus consistant à embellir, à donner du lustre à une réalité peut-être un peu trop brute. En ce sens, on peut le mettre en relation avec le *topos* de la germanité introduisant la culture en Europe centrale. Mais ce verni peut également être interprété comme artifice : c'est une couche supplémentaire, peut-être fallacieuse, venant recouvrir l'authentique cœur de l'objet.

Il ressort de ces diverses citations que, aux yeux de Ritter, il n'y a pas tant coexistence d'éléments hétérogènes que recouvrement possible par certains éléments de ce qui est l'essence primordiale, enfouie au plus profond de l'être : l'essence slave. Elle est masquée, mais fondatrice, se présentant comme le liant de l'Europe centrale, en particulier de la faculté créatrice centre-européenne. Nombreux sont les génies identifiés comme germaniques dont la *slavité* réapparaît au grand jour pour peu que l'on gratte un peu le verni.

L'âme slave a si bien chanté dans la musique allemande par Haydn, Beethoven, Schubert, Weber, Schumann, qu'on s'est habitué à la chercher plus à l'Est là où elle n'est plus, là où elle est déjà de la musique asiatique. Et que ceux qui déjà sourient et me taxent de paradoxe panslaviste veuillent bien seulement se rappeler que le bassin de l'Elbe entier, la Marche de Brandebourg, la Saxe et la Lusace sont des contrées

²⁸ *Ibidem*, p. 319 (nous soulignons).

primitivement slaves et qu'il est aujourd'hui démontré que les Germains de la *Germanie* de Tacite étaient des Slaves²⁹.

Ritter, qui ne fait dans un premier temps que mentionner une influence de « l'âme slave » sur ces divers compositeurs, conclut sur la *slavité* pure et simple des Germains, ancêtres supposés des Allemands. Il substitue donc à une classique relation d'influence un rapport d'équivalence. L'argumentation est assurément surprenante : le désir de rendre justice aux Slaves conduit Ritter à englober les Germains dans l'entité slave – donc, d'une certaine manière, à annihiler les différences raciales par lesquels il se montre pourtant si obsédé.

Le mot *slave* apparaît donc, d'un texte à l'autre, comme un marqueur de poéticité. L'« élément slave », étant le plus en contact avec les sources culturelles ancestrales, constitue le noyau primordial et créatif de l'espace centre-européen. Le fait qu'il soit érigé par Ritter en « liant » des diverses appartenances d'Europe centrale confirme son appréhension de cet espace comme éminemment créatif, habité par la poésie. Là où il y a *slavité*, la poésie s'épanouit. Mais cette affirmation peut également être retournée : là où il y a poésie, Ritter lit la *slavité*. C'est ainsi que la Roumanie elle-même, malgré son orientalisme qui la rattache à un univers barbare et dépourvu de culture, se trouve reversée dans la *slavité* centre-européenne – ce qui confirme l'imprégnation à tout l'espace centre-européen de cette « essence » slave :

La Roumanie représente assez bien une Italie sans oliviers, sans mûriers, sans châtaigniers et sans art, une Italie avec la végétation de l'Europe centrale, et une teinture de barbarie orientale et tant, tant de poésie slave...³⁰

La *slavité* est donc dans l'esprit et sous la plume de Ritter une notion extrêmement malléable, presque une notion *pour soi*, appréhendée de manière éminemment affective et personnelle. Elle se reconnaît à l'intense émotion poétique qu'elle fait naître, se jouant des frontières et des définitions stables et restrictives, attestant l'originalité du regard de Ritter sur ces cultures chères à son cœur.

²⁹ Smetana, *op. cit.*, p. 4.

³⁰ Note de la Toussaint 1899. Journal de William Ritter, Fonds des ALS de la BNS, Berne, Boîte 65, cote Josef Tcherv. Je remercie vivement M. Xavier Galmiche de m'avoir transmis ce document.